

La figure de l'aveugle est complexe, multiple, insaisissable. Les significations culturelles dont elle est nécessairement et comme secrètement investie suggèrent à ceux qui s'y attachent des voies sans cesse renouvelées de questionnement. C'est, depuis sa création en 1990, l'ambition du Centre de recherche sur les aspects culturels de la vision : rendre compte, dans une perspective résolument pluridisciplinaire, de la diversité de ce questionnement et, en même temps, contribuer à l'élargir et à l'enrichir. Montrer dès lors que la question de la cécité ne se réduit pas à la seule et fatale évidence d'une privation sensorielle. Dans une culture – la nôtre –, que l'on dit dominée depuis l'antiquité par la suprématie du voir, l'obsédante figure de l'aveugle et de la cécité désigne, concrètement et symboliquement, le lieu d'une essentielle différence. D'une différence ou d'une oscillation très profondément structurante – lumière naturelle et ténèbres de la nuit, illumination, éblouissement, voyance illusoire, l'œil du corps et celui de l'esprit, l'œil de l'âme, la nuit qui s'inverse et nous regarde, la clairvoyance de l'aveugle et la cécité du voyant : autant de motifs, bien d'autres encore, qui troublent des frontières trop vite convenues. L'altérité que l'aveugle incarne est un miroir aux multiples reflets. Il révèle et inquiète en même temps l'identité des voyants.

La personne de l'aveugle – comme le thème de la cécité – est nécessairement historique. Elle est *instituée* dans l'espace des sociétés et dans le temps des cultures. Elle est, en elle-même, productrice de sens et d'humanité. Elle est, pour le dire en d'autres termes, toujours *inventée*, en ce beau sens étymologique du mot invention qui suggère à la fois l'idée de découverte et celle de création et qui permet de renvoyer toute réalité culturelle à la part indissociée de singulier et d'universel qu'elle porte en elle. Chacune des livraisons de notre revue, depuis bientôt neuf ans, chacun des articles qui la compose, explore la même et puissante évidence : aujourd'hui comme hier,

ici comme ailleurs, la cécité est instituée et l'aveugle, par lui-même et par les autres, est toujours inventé. Parler de « l'invention de l'aveugle », c'est dès lors, pour nous, manière de formuler à nouveau la question qui nous habite, notre démarche, la visée et l'esprit de cette revue, manière de redire, toutes disciplines confondues ou plutôt associées, la richesse et l'heureuse complexité des études qui se donnent la cécité pour objet, lumineuse opacité d'un thème de recherche qui conduit au plus profond et au plus secret des cultures. Et manière encore de redire l'enjeu de ces recherches et l'engagement dont il procède : la démarche intellectuelle rigoureuse que nous voulons nôtre et l'exigeante confrontation des points de vue – de la neurologie à l'esthétique, en passant par la philosophie, l'histoire, la psychologie ou la littérature –, ont pour ambition de rendre mieux intelligible le phénomène de la cécité en ses dimensions irréductiblement culturelles. Ce faisant, notre premier souci est de permettre à chacun de nos lecteurs, aveugle ou voyant, de reconnaître plus lucidement le monde que nous avons en charge et en partage, d'y mieux inscrire notre réflexion, nos convictions – autour des idéaux que la Ligue Braille représente –, et certains de nos combats. De faire somme toute de la cécité un instrument de vision et de clairvoyance.



L'invention de l'aveugle, donc ! Il est des textes qui paraissent presque providentiels tant ils informent à merveille la nature de notre questionnement. *La lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, publiée par Diderot en 1749 et dont nous voulons célébrer le deux cent cinquantième anniversaire, est de ceux-là. Nous lui consacrons deux numéros, ce numéro 18 et le numéro 19, qui paraîtra au prochain semestre, soit une quinzaine de contributions originales qui à la fois éclairent le contenu et les significations enchevêtrées de la *Lettre* de 1749 et suggèrent, en aval, quelques détours ou lectures possibles des thèmes qui y sont développés.

Le titre, déjà, très à la manière de l'auteur et de son siècle, dévoile un peu la nature du texte et sa richesse. D'être écrite à l'usage de ceux qui voient, la *Lettre* de Diderot assigne d'emblée aux aveugles dont elle veut traiter un lieu particulier: celui d'une altérité dont on suppose bien qu'elle ne sera pas développée seulement pour elle-même, mais qu'elle servira en retour à révéler à eux-mêmes «ceux qui voient» ou qui du moins le prétendent. L'essentiel ainsi est suggéré d'entrée de jeu: les aveugles de Diderot sont à la fois «réels» et «imaginaires», objet et prétexte de son discours. Ce sont des personnages en chair et en os – l'aveugle du Puiseaux, qu'il dit avoir longuement interrogé; Saunderson, le mathématicien aveugle qui enseignait, à Cambridge, l'optique et les théories de la vision; le jeune homme à qui le chirurgien Cheselden avait en 1727 abattu les cataractes ou encore, dans l'*Addition* à la lettre que Diderot donne quelque trente ans plus tard, la jeune et émouvante Mlle de Salignac. Des personnages en chair et en os, mais en même temps autant de figures diversement rêvées qui servent chacune en leur lieu de point d'appui à la pensée de l'auteur et à ses nombreux méandres. Qu'est-ce que la *Lettre* de Diderot? Ouvrage de philosophie et d'épistémologie sensualiste? Manifeste en faveur du matérialisme? Profession de foi d'athéisme? Amorce visionnaire d'une biologie transformiste? Traité de morale un tantinet subversif? Exposé d'intuitions pionnières en matière de psychologie de la cécité? Exercice littéraire qui met en scène toutes les ressources rhétoriques de la lumière et des ténèbres, de la vision et de la cécité? Plaidoyer en faveur d'un rationalisme toujours tempéré d'ironie et de ce scepticisme d'apparence nonchalante qui fait le charme de Diderot? Elle est tout cela à la fois. Elle emprunte à la culture et à la philosophie de son temps l'un de ses motifs cardinaux: la figure de l'aveugle-né rendu à la lumière et que la «question de Molyneux», notamment, avait mise à l'ordre du jour depuis une cinquantaine d'années. Diderot, bien entendu, comme tant de ses contemporains, répond à la question de Molyneux, dans les dernières pages de la *Lettre* – ce sera l'objet des contributions réunies dans le numéro 19. Mais il

déambule d'abord, accompagné de ses aveugles mi-réels et mi-rêvés, en tous les endroits que l'on vient d'évoquer. Son art de l'incise et de la digression lui donne à cet égard toutes les libertés - «*Et toujours des écarts, me direz-vous. Oui, madame, c'est la condition de notre traité*»!

Le génie littéraire de Diderot réside pour une part en cette capacité presque outrée à changer constamment de registre. C'est là aussi que réside, à notre entier bénéfice, l'inépuisable intérêt de la *Lettre sur les aveugles*: elle apparaît comme un extraordinaire kaléidoscope des images possibles de l'aveugle et des usages de la cécité, tels que Diderot, à la fois témoin et créateur de son temps, en a inventé les motifs au siècle des Lumières.



Ne disons rien de plus ici du contexte intellectuel auquel il faut restituer la *Lettre* de 1749. Roland Mortier¹, l'un des spécialistes les plus autorisés de l'œuvre de Diderot et de la littérature des Lumières, a bien voulu en donner les clés dans l'article qui suit. Il le rappelle très opportunément: la publication de 1749 résulte «*de la conjonction [des] préoccupations philosophiques et [des] curiosités scientifiques*» de son auteur, «*et non d'un intérêt soudain pour les problèmes spécifiques de la cécité*». Voilà qui permettra de se garder d'une lecture superficielle ou par trop ingénue de la *Lettre* qui chercherait, au départ de la problématique de la cécité, à séparer le bon grain des observations pertinentes et l'ivraie des imaginations. La richesse de l'œuvre – à la fois la difficulté et l'agrément de sa lecture – émane, bien au contraire, de la multiplicité des registres où elle se déploie et de sa polysémie. Il n'en reste pas moins que la spécialiste de l'histoire de la cécité, Zyna Weygand², pourra

1 Université Libre de Bruxelles.

2 Laboratoire de recherche Brigitte Frybourg pour l'insertion sociale des personnes handicapées (CNAM, Paris).

reconnaître dans le texte Diderot un « hymne à la vicariance » et, tout aussi novatrice, cette manière dont l'aveugle y est rendu à son statut véritable de sujet. Dans la même perspective, Zyna Weygand montre aussi l'influence directe et déterminante que la *Lettre sur les aveugles* a eue sur Valentin Haüy et son plan d'éducation en faveur des aveugles.

Réalité ou imaginaire de la cécité? Aveugle réel ou aveugle prétexte? C'est en tout cas la réalité de l'œuvre pédagogique de Saunderson, le mathématicien aveugle, qui sert à Diderot de prétexte pour réfléchir les mathématiques. On lira avec beaucoup d'intérêt la contribution de Jean-Pierre Cléro³: la « machine de Saunderson », qui propose une « mathématique palpable » à l'usage des aveugles, ouvre surtout, même si elle ne l'explore pas vraiment, la perspective d'une mathématique rompant avec la suprématie du voir. La cécité du mathématicien, et le travail de traduction ou de réinvention des codes qu'elle lui impose, est ici encore figure d'une altérité au départ de laquelle la norme se donne à la fois à voir et à subvertir.

Les trois contributions qui suivent ont pour objet, autour et alentour de Diderot, quelques figures littéraires de la cécité. La pièce de Fabre d'Olivet, *Le sage de l'Indostan*, – œuvre mineure d'un auteur secondaire –, ne mériterait pas d'être lue aujourd'hui s'il elle n'avait été écrite, en 1796, à la demande de Valentin Haüy pour être jouée lors de l'inauguration de son « théâtre d'éducation ». Valérie Van Crugten-André⁴ montre en quoi la pièce sert obligamment la propagande de l'Institut pour la « régénération sociale des aveugles ». Après Homère et Milton, Fabre y donne la parole à Saunderson. Mais, comme en réponse vindicative aux propos que Diderot lui avait prêtés en 1749, c'est pour en faire maintenant, non plus l'apôtre du matérialisme, mais d'une forme de spiritualisme dont Fabre était le sectateur.

Bélisaire est une autre figure du légendaire héroïque de la cécité. Diderot goûtait peu la pièce que Marmontel lui avait consacrée en

1767 et moins encore le tableau que Jollain peignit à son inspiration. C'est l'occasion, pour Nathalie Roelens⁵, d'introduire à cette autre dimension de l'œuvre de Diderot, l'esthétique, qui croise également, dans les *Salons*, le thème de la cécité.

Invention de l'aveugle, encore, entre convention et innovation littéraires. Les fabulistes du XVIII^e siècle, comme le montre Jean-Noël Pascal⁶, ne manquent pas de remettre en mots, autour du thème de la solidarité, l'ancienne allégorie de l'aveugle et du boiteux, fût-ce pour la transformer légèrement et l'adapter ainsi au « didactisme confiant » et au « militantisme optimiste » des Lumières.

Livio Belloï⁷, théoricien des arts visuels et historien du cinéma, propose encore une autre lecture de la *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*. Avec audace et liberté, il joue le jeu de ce qu'il appelle les transversalisations. Au départ de l'idée d'une « vision par la peau » invoquée par Diderot, et du portrait *mano a mano* qui l'illustre, il est conduit jusqu'à la cécité volontaire de Joseph Plateau et ses expériences sur la persistance rétinienne, au XIX^e siècle, et jusqu'aux films de David Griffith, au début du XX^e, sur lesquels le théoricien du cinéma, inspiré par la lecture de Diderot, est à même de porter comme un nouveau regard.

Enfin, point d'orgue de notre parcours qui, au départ de la *Lettre* de 1749, s'ordonne autour du thème de l'invention de l'aveugle, Patrick Roegiers nous offre un fragment d'une pièce en gestation – *La nuit du Temps* – où l'épreuve de la cécité se trouve réinventée dans le pur espace de la fiction et dans la chair vive des mots.

Carl Havelange ●

3 Université de Rouen.

4 F.N.R.S. – Université Libre de Bruxelles.

5 Universitaire Instelling Antwerpen.

6 Université de Perpignan.

7 F.N.R.S. – Université de Liège.